

Dimanche 27 septembre, à 19h
Lancement d'Hypertexte N°2
à Toulouse
— Soirée au théâtre Garonne
avec Loreto Martínez Troncoso,
Sarah Koss & Diane Comence,
Fayçal Baghriche, Étienne Cliquet,
DJ les muscles & guests.

 **Hypertexte**
exposé vs exposition
www.projet-hypertexte.com



Soirée organisée avec l'aimable participation du Théâtre Garonne.

Le projet Hypertexte reçoit le soutien de la ville de Toulouse et de la région Midi-Pyrénées. Tisséo soutien les "Hy! Conférences" et les recherches d'Hypertexte sur de nouvelles formes de rencontre avec la création.

— à propos du projet Hypertexte

Hypertexte est un projet artistique et une plateforme conçue pour observer, produire et diffuser des formes entre « exposé » et « exposition » - les **Hy! Conférences** sont le fruit de ses recherches orientées sur de nouvelles formes de langage et de nouveaux mode de rencontre avec la création. C'est dans le cadre de ces expériences que sont conçues les **Cool Conférences** : un protocole de conférence sans paroles (inspiré de *la science sans nom* d'Aby Warburgh) articulé à un échange avec le public dont les conditions sont reconsidérées pour chaque contexte.

Son deuxième espace est celui de la revue.

Ces deux pôles d'activité, sont en partie co-financés, depuis 2007, par un service d'accompagnement aux artistes pour des projets de type « 1% » (œuvres d'art dans l'espace public).

Hypertexte est porté par l'association Ed. Spector, association loi 1901 fondée à Toulouse en 2006.

Président : Hervé Coqueret / trésorière, Emmanuelle Castellan / secrétaire, Delphine Sainte-Marie.



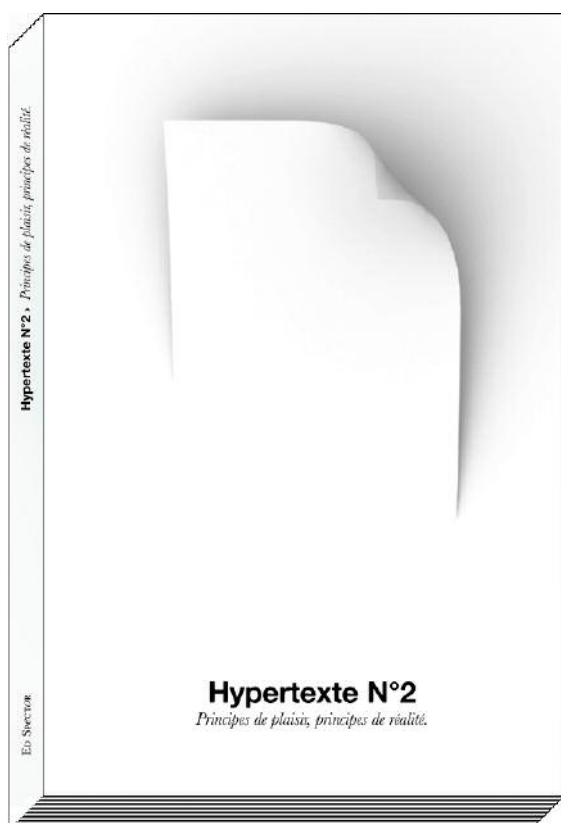
Image : Manuel Pomar (DJ Musclé), sans titre, technique mixte, 2005

— Hypertexte N°2

Principes de plaisir, principes de réalité

La revue Hypertexte est une revue-livre, imaginée comme un espace d'exposition d'idées et de recherches plastiques : elle présente des propositions d'artistes, de critiques, de commissaires, de graphistes ou de poètes... choisies pour leur ouverture particulière sur le thème de chaque numéro et pour leur langage, leur recherche formelle.

Hypertexte se construit sur une année avec des artistes, des auteurs, des invités et des structures partenaires, en Midi-Pyrénées.



Au sommaire :

...mais où ê(te)s-vous/tu physiquement ? Loreto Martinez Troncoso

Rêves critiques, Jean-Max Colard

Perruques, Bruno Persat, Antoine Lejolivet & Paul Souviron, Clément Rodzielski, Fayçal Baghriche, Charlie Jeffery, Emilie Perotto, Dominique Forest...

Lettre à Joanna Fiduccia, Clément Rodzielski

Que peut une image ? Icono-cartographie, Eric Baudelaire & Camille Baudelaire

Res(t)ituer, Carole Douillard

Miscellanées, Cédric Teisseire

Mots compliqués #2 « L'organicité », Thierry Chancogne

Dialogue #41 (entre Éléonore et Géraldine), Chrystelle Desbordes

L'audit, Martin Le Chevallier

Tactiques de bloc, Joris Lacoste & Jeanne Revel

Get away with it, Martial Déflacieux & Béatrice Méline

Marshall Trevorus, Sarah Koss & Diane Comence.

— Sarah Koss et Diane Commence

Sarah Koss et Diane Comence existent sur le web depuis septembre 2008. Leur blog enchaîne sur le mode de l'essai, fausses quatrièmes de couverture, images copiées/collées et animations low-tech qui ouvrent des fenêtres pop-up sur une imagination foutraque.

À l'occasion de la sortie de la revue, Hypertexte n°2, elles présenteront leur animation *Nous savonnons la même mer d'hier*.

« On ne sait quoi répondre et bientôt le temps passe. Les minutes se succèdent sans élaborer de sujet.

L'insistance du temps prend une manière de pigeonner l'écart de la question et pond une âme en table. »

<http://kosscomence.blogspot.com>

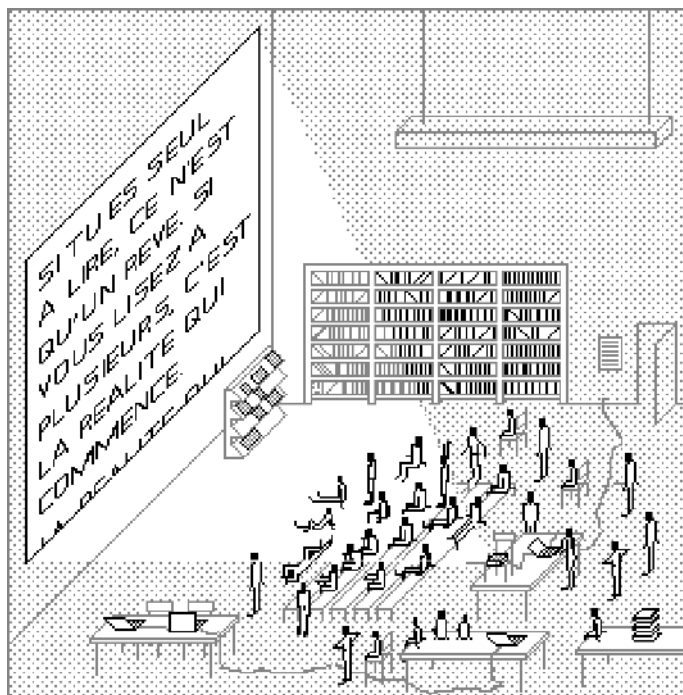


– Étienne Cliquet

Sans blagues

Etienne Cliquet utilise Reader, un logiciel de lecture automatique élaboré au sein du collectif Téléférique (1999-2005). Ses collaborateurs et lui ont créé ce langage informatique pour manipuler subtilement l'apparition des lettres, des mots et des phrases. Son format découle à la fois du générique de film, du sous-titrage, du mp3 et de la console informatique.

Pour la soirée Hypertexte N°2, Etienne Cliquet présentera *Sans Blagues*, une playlist inédite de textes sous la forme d'une séance de lecture collective.



— Loreto Martinez Troncoso

...mais où ê(te)s-vous/tu physiquement ?

« On prête à Jean-Luc Godard cette définition de son film *Pierrot le fou* : “C’est la rencontre entre quelqu’un qui pense à la mort et quelqu’un qui n’y pense pas.” De même, le texte de la pièce *...pero ¿donde esta(i)s físicamente ?...* présentée par l’artiste Loreto Martinez Troncoso (...), est une lettre dont le contenu, et l’auteur, évoquent leur propre finitude, adressée à quelqu’un, spectateur hypothétique, qui peut-être lui n’y pense pas.

“Je vous écris aujourd’hui, mercredi 23 avril 2008, un mois avant que cette lettre soit faite publique pour la première et peut-être dernière fois. Je ne sais pas à ni à quel moment ni quel jour ni à quelle heure vous la recevrez.” De cette manière commence le texte, tel qu’on peut l’écouter (en espagnol) et/ou le lire sur un écran (en français). Une œuvre d’exposition pour un centre d’art contemporain, qui n’a pour autant que peu en commun avec ce que l’on pourrait commenter en tant que “pièce sonore” ou comme “installation vidéo”, alors qu’il ne s’agit, à l’évidence, que de trouver une temporalité et des conditions de réception pour un texte (...).

Depuis quelques années, le travail de Loreto Martinez Troncoso se construit exclusivement à partir du texte – peut-être plus précisément d’un seul et même texte, toujours suspendu, repris et augmenté, au fil de différentes occurrences. Le précédent, dit en public à Aubervilliers, dans la banlieue parisienne, se terminait exactement là où commence celui de *...pero ¿donde esta(i)s físicamente ?...*, « projet que j’ai écrit ça fait aujourd’hui exactement 11 mois et 3 jours, exactement 5 mois après avoir dit à voix haute que... peut-être le moment était arrivé. De se sauver. D’arrêter les discours. De ne plus être là.” Ce précédent texte ne cessait d’envisager les différentes manières de finir, ou d’en finir, et pour ce faire recensait un certain nombre de suicides exemplaires, dont l’accumulation tragi-comique des raffinements complexes et des fiascos pathétiques révélait moins une fascination morbide pour ceux qui font le choix de se supprimer que le reflet d’un mouvement asymptotique d’effacement du texte même, semblable à celui énoncé dans un aphorisme grinçant d’auto-dérision de Jacques Rigaut : “Dilemme. Ne pas parler. Ne pas se taire. Suicide.”

Les premiers travaux de Loreto Martinez Troncoso furent une série de vidéos réalisée alors qu’elle était étudiante à l’Ecole des Beaux-Arts de Bordeaux – que l’on peut considérer rétrospectivement comme une concession faite à l’exercice de production sollicité par l’institution scolaire. Ces rugueux autofilmages la montraient s’adressant au spectateur à travers la caméra pour décliner son identité, ainsi que les conditions techniques d’énonciation et de réception du film. Un discours descriptif et tautologique cernant la situation d’élocution du texte, contrastant avec son apparence improvisée, énoncée dans un Français approximatif et hésitant. C’est cette langue particulière qu’elle va développer par la suite : un entre-deux langues, où elle se défait d’une langue maternelle pour en approcher une autre, moins maîtrisée, dans une incorrection linguistique manifestant et soulignant une situation d’étrangeté, de distance et d’inadéquation, à la fois subie et choisie. Parler, écrire dans une langue étrangère est le moyen pour elle “d’écrire sans style”, comme l’avait défini Samuel Beckett pour son choix du français comme langue d’écriture. Non pas comme ce dernier au sens d’une “écriture blanche”, mais plutôt une écriture “sans qualités”, au sens de “autobiographie sans événements” de Fernando Pessoa. Pour comprendre le projet de “ne plus écrire” dans l’écriture de LMT, sans doute la référence à Beckett induit-elle en erreur. Il ne s’agit pas chez elle d’un mouvement d’extinction, d’agonie de l’écriture, mais bien d’un dilemme “à la Rigaut” qui la conduit à écrire dans “la langue des autres”, non seulement à travers le choix d’un idiome étranger, mais aussi par la construction du texte à partir d’un assemblage d’anecdotes, lues ou entendues plutôt que vécues, tissage de citations, décontextualisées et appropriées sans souci d’exactitude quant à leur origine. Vient à l’esprit la figure du pêcheur de perles Walter Benjamin, palliant la pauvreté de l’expérience du présent par la citation (“à la transmissibilité du passé s’était substituée sa citabilité, à son autorité cette forme inquiétante de s’installer par bribes dans le présent”, écrit à son sujet Hannah Arendt), mais aussi la prise de conscience par W.G. Sebald, dans les Anneaux de Saturne, que toute production engendre et équivaut à une combustion : “les machines conçues par nous ont, comme nos corps et comme notre nostalgie, un cœur qui se consume lentement. Toute la civilisation humaine n’a jamais été

rien d'autre qu'un phénomène d'ignition plus intense d'une heure à l'autre et dont personne ne sait jusqu'où il peut croître ni à partir de quand il commencera à décliner."

Tous les travaux de LTM consistent depuis plusieurs années maintenant en des textes uniquement conçus pour être dits, le plus souvent une seule et unique fois, lors de situations publiques. Leur absence de traces reflète cette ambivalence entre construction et destruction, production et improductivité, apparition et disparition. Chaque texte annonce sa fin, et s'énonce comme une échappatoire, prend la tangente. Invitée dans des contextes de performances, LTM prend la parole à la fin du spectacle d'un autre artiste, suspendant le moment des applaudissements, ou déplace inopinément un rendez-vous annoncé avec le public, en l'avançant d'une semaine ; dans un musée, invitée à participer à une exposition, elle intervient comme un élément extra-diégétique, au moment des discours de vernissage. À travers ces situations d'esquive, elle produit une forme singulière de critique institutionnelle, éclairant conventions et contingences du spectacle et des institutions artistiques, de leur établissement "naturel" d'une hiérarchie où la liberté est acquise et proclamée, tant qu'elle s'effectue dans le cadre préétabli de l'institution, à l'endroit et à l'heure dite et annoncée

comme telle. Sans scandale ni vociférations, la seule reformulation par LTM des communiqués de presse dans lesquels elle est présentée, tantôt comme "artiste espagnole" (en France), tantôt comme artiste "vivant à Paris" (en Espagne) révèle également les stratégies auxquelles recourent les institutions pour générer artificiellement du "dehors", de préférence exotique. Ses interrogations faussement candides mettent en évidence les attentes portées sur les artistes et les œuvres, leur place et fonctions assignées. À ces contingences, LTM répond, avec colère, dérision ou peut-être seulement avec tristesse, par cet art de l'esquive et de la disparition, et cette inquiétude quant à la possibilité d'établir une relation avec un potentiel spectateur. Ses rendez-vous manqués sont une manière de percer la distance convenue du spectateur et du spectacle de l'œuvre, pour tenter d'établir un dialogue qui soit, non pas dans ce temps du spectacle, mais dans le temps de la vie, tout en sachant, comme le formulait Karl Kraus, qu'on ne vit "pas même une fois". »

François Piron, extrait de *Contre la vie étrangère et hostile*, texte à paraître.

